

I

LES NAUFRAGÉS DU *SEA-VENTURE*

Le 25 juillet 1609, les marins du *Sea-Venture* scrutèrent l'horizon et détectèrent le danger. Isolés des huit autres navires du convoi parti de Plymouth et faisant voile vers la Virginie, la première colonie du Nouveau Monde, ils aperçurent une tempête – ou ce que les Indiens caraïbes appelaient un ouragan – qui fonçait dans leur direction. « Les nuages s'accumulant denses au-dessus de nous, les vents bourdonnant et sifflant de manière tout à fait inhabituelle », écrivit plus tard le passager William Strachey,

un atroce orage, abominable, se mit à souffler du nord-est qui, enflant et rugissant comme par accès, plus violemment par moments qu'à d'autres, finit par anéantir toute lumière céleste, et qui, tel un enfer de ténèbres, se mit à noircir au-dessus de nous. Et, la terreur et l'épouvante envahissant nos sens tourmentés et vaincus, absorbés par la stupéfaction, nos oreilles devinrent si sensibles aux cris terrifiants, aux murmures du vent et à l'affolement de l'équipage que les plus armés et les mieux préparés d'entre nous n'en furent pas peu secoués.

La furie approchante « alarma et tourna le sang des marins les plus intrépides ». Les passagers moins braves éparpillés sur le navire, long de trente mètres et lourd de trois cent tonnes, se mirent à crier de terreur, mais leurs paroles « se noyèrent dans les vents, et les vents dans le tonnerre ». Les marins choqués se ressaisirent et se mirent au travail alors que les membrures du navire se mettaient à gémir. Six à huit hommes luttèrent ensemble pour gouverner le vaisseau. D'autres abattirent le gréement et la voilure pour réduire la résistance au vent, jetèrent par-dessus bord les bagages et l'artillerie pour alléger la cargaison et limiter les risques de chavirage. Ils rampèrent, bougies à la main, le long des membres du vaisseau, à l'affût de voies d'eau, en colmatant le plus possible, utilisant du bœuf quand ils vinrent à bout de l'étoupe. L'eau, pourtant, continuait de se répandre à l'intérieur du navire, atteignant plusieurs pieds, plus de deux étages de barriques dans la cale. L'équipage et les passagers pompèrent sans s'arrêter pendant « une nuit égyptienne de trois jours d'horreur continue », tous « nus comme des galériens ». Même les gentils-hommes qui n'avaient jamais travaillé se relayaient pour pomper, tandis que les autres écopaient avec des bouilloires et des seaux. Ils n'eurent ni nourriture ni repos pendant tout le temps qu'ils passèrent à pomper approximativement deux mille tonnes d'eau pour la rejeter hors du navire qui faisait eau¹.

Ce n'était pas suffisant. Le niveau d'eau ne baissait pas et les hommes aux pompes avaient atteint les limites de leurs forces, de leur endurance et de leur espoir. Une fois que les marins accablés

¹ William Strachey, *A True Reportory of the Wreck and Redemption of Sir Thomas Gates, Knight, upon and from the Islands of the Bermudas, Londres, 1625*, et Silvester Jourdain, *A Discovery of the Bermudas, Otherwise Called the Isle of Devils, Londres, 1610*, tous deux réédités in Louis B. Wright (éd.), *A Voyage to Virginia in 1609*, Charlottesville, University of Virginia Press, 1964, p. 4-14 et p. 105-107 ; *A True Declaration of the Estate of the Colonie in Virginia, Londres, 1610*, rééditée in Peter Force (éd.), *Tracts and Other Papers Relating Principally to the Origin, Settlement, and Progress of the Colonies in North America, from the Discovery of the Country to the Year 1776*, Gloucester, Peter Smith, 1963 (1836), vol. 3, p. 14 et 20.

eurent fait tout ce qui était humainement possible pour résister aux forces apocalyptiques de l'ouragan, ils trouvèrent le réconfort dans un rituel de marins, dans le renversement du monde maritime au moment où les attendait une mort certaine. Défiant les interdits de la propriété privée et l'autorité du capitaine Christopher Newport, de même que celle des représentants de la Virginia Company, tels Sir Georges Somers et Sir Thomas Gates, ils forcèrent les caisses d'alcool du navire et, dans un dernier geste de solidarité, « burent les uns après les autres, prenant une dernière fois congé les uns des autres avant de se retrouver plus heureux et joyeux dans un monde meilleur² ».

Le *Sea-Venture* fit naufrage – miraculeusement sans victimes – entre deux récifs dans les îles des Bermudes le 28 juillet 1609. Les 150 membres de l'équipage et passagers, terrifiés et trempés – hommes et femmes envoyés par la Virginia Company of London comme renforts pour les nouvelles plantations de la compagnie – débarquèrent sur un étrange rivage, un endroit longtemps appelé par les marins l'« île du Diable », une île enchantée, infestée de démons et de monstres, un cimetière sinistre de navires européens. Répertoriées par les cartographes en 1511 mais encore fuies par les marins un siècle plus tard, les Bermudes étaient surtout connues à travers les récits de quelques marins renégats ou naufragés comme Job Hortop, échappé d'une galère dans les Antilles espagnoles, qui fit un détour par l'île avant de parvenir à rejoindre Londres et de faire le récit de son aventure. Silvester Jourdain, un passager du *Sea-Venture*, écrivit que les Bermudes n'offraient « rien d'autre que des bourrasques, des tempêtes et des conditions épouvantables qui incitaient tous les marins et navigateurs à les éviter comme Scylla et Charybde, ou comme s'ils fuyaient le diable en personne ». Le caractère sinistre de l'endroit devait beaucoup aux hurlements rauques et caverneux d'oiseaux nocturnes appelés *cahows*, dont les cris hantaient les équipages des navires de passage³.

² Silvester Jourdain, *A Discovery of the Bermuda*, *op. cit.*, p. 106.

³ Samuel Purchas, *Hakluytus Posthumus, or Purchas His Pilgrimes, Contayning a History of the World in Sea Voyages and Lande Travells by Englishmen and*

L'HYDRE AUX MILLE TÊTES



Le Nouveau Monde comme Paradis, par Theodore de Bry, 1588. Thomas Hariot, A briefe and true report of the nex found land of Virginia (1590).

Others, Glasgow, MacLehose and Sons, 1906, vol. III, chap. XII, p. 6. Le cabow (ou cohov, ou coboo), un pétrel des Bermudes qui prospérait dans l'archipel au début du XVII^e siècle, a aujourd'hui presque complètement disparu.

En réalité, comme les naufragés ne tardèrent pas à le découvrir, les Bermudes contredisaient nettement leur réputation. L'île s'avéra une terre édenique de printemps perpétuel et de nourriture abondante, « [l'endroit] le plus fertile, le plus sain et le plus agréable qu'ils aient jamais connu ». Les apprentis colons se régalaient des cochons noirs qui s'aventuraient trop près du rivage (lesquels s'étaient multipliés après le naufrage d'un navire espagnol quelques années plus tôt), de poissons (mérus, poissons-perroquets, vivaneaux rouges) qu'on pouvait attraper à la main ou avec un bâton muni d'un clou tordu, d'oiseaux qui se posaient sur le bras ou l'épaule, de tortues gigantesques capables de nourrir cinquante personnes et d'une profusion de fruits savoureux. À la grande déception des représentants de la Virginia Company, les Bermudes « firent oublier complètement ou enlevèrent le désir à bon nombre de jamais repartir, tant ils vivaient dans l'abondance, la tranquillité et le bien-être ». Une fois que les gens du peuple eurent découvert la terre d'abondance, ils commencèrent à « prendre des dispositions pour s'installer de manière définitive ». Ils se retrouvaient bien « plus heureux et joyeux dans un monde meilleur », après tout⁴.

La réaction des *commoners* naufragés n'a rien de surprenant, puisqu'on leur avait promis le paradis au bout du voyage. Dans son « Ode au voyage de Virginie » de 1606, Michael Drayton avait décrit la Virginie comme :

L'unique paradis sur terre
 Où la nature tient en réserve
 Oiseaux, gibiers, poissons,
 Et où la terre féconde,
 Donne sans effort,
 Plus de récoltes encore,
 Qu'on ne peut espérer⁵.

⁴ Silvester Jourdain, *A Discovery of the Bermuda*, *op. cit.*, .p. 109 ; William Strachey, *A True Reportory*, *op. cit.*, p. 40 ; John Smith, *The Generall Historie of Virginia, New England, and the Summer Isles* (1624), in Edward Arber (éd.), *Travels and Works of Captain Smith, President of Virginia, and Admiral of New England, 1580-1631*, New York, Burt Franklin, 1910, vol. II, p. 633 et p. 637.

⁵ Cité in Alexander Brown (éd.), *Genesis of the United States*, Boston, Houghton



En 1610, Robert Rich confondit fort à propos la Virginie avec les Bermudes dans sa propagande poétique pour la Virginia Company :

Là-bas la faim n'est pas à craindre,
Car le grain pousse en abondance,
Les rivières sont gorgées de poisson,
C'est la vérité, non une croyance⁶. »

Il concluait qu'en Virginie, « le manque lui-même n'exist[ait] pas ». Cet autre promoteur de la Virginia Company savait bien que ces compte rendus étaient faux, et certaines voix en Angleterre s'étaient élevées pour dénoncer leur utopisme, mais il continuait pourtant d'entretenir le mensonge, promettant aux travailleurs potentiels une journée de six heures, « la sueur de leurs corps » ne devant pas servir à « être dépensée au profit d'autrui⁷ ». De nombreux colons s'étaient embarqués pour la Virginie à bord du *Sea-Venture* et d'autres vaisseaux avec « l'enthousiasme et la ferveur d'une année de jubilé romain ». Le jubilé biblique du Lévitique légitimait l'appel à la fin du servage et à la restitution des terres communes aux dépossédés. Les Bermudes semblaient le meilleur endroit pour mettre en pratique la prophétie biblique⁸.

Strachey, actionnaire et secrétaire de la Virginia Company, note que se répandaient parmi les naufragés « des griefs dangereux et

Mifflin, 1890, vol. I, p. 86-87 : « *Earth's only Pradise / Where nature hath in store / Fowle, venison, and Fish ; / And the fruitfull'st Soyle / Without your toyle / All greater than you wish.* »

⁶ « *There is no feare of hunger here, / for Corne much store here growes, / Much fish the Gallant Rivers yeild [sic] / 'tis truth, without suppose.* »

⁷ Robert Rich, *Newes From Virginia, The Lost Flocke Triumphant*, Londres, 1610, réédité in Wesley F. Craven (éd.), *A Good Speed to Virginia (1609) and Newes From Virginia (1610)*, New York, Scholars Facsimiles and Reprints, 1937 ; *True Declaration*, *op. cit.*, p. 14 et p. 20.

⁸ Richard Johnson, *Nova Britannia: Offering Most Excellent fruites by Planting in Virginia*, Londres, 1609, réédité in Peter Force (éd.), *Tracts and Other Papers*, *op. cit.*, vol. I, p. 8 ; « The Relation of Lord De La Ware, 1611 », in Lyon Gardiner Tyler (éd.), *Narratives of Early Virginia, 1606-1625*, New York, Charles Scribner's Sons, 1907, p. 213.



secrets » qui, à l'origine expression du mécontentement des marins, se communiquèrent rapidement aux autres. Une « désunion des cœurs et des mains » s'ensuivit rapidement : ceux qui voulaient poursuivre l'aventure commerciale en Virginie s'opposaient à ceux dont les mains étaient censées les y mener. Le principal motif de plainte des marins et des « mains » était qu'« on ne pouvait attendre de la Virginie que misère et labeur, beaucoup de besoins pour une maigre rétribution, n'y ayant là-bas ni le poisson, ni les fruits, ni les oiseaux dont ici [...] on pouvait jouir sans peine ». D'une certaine manière, ils devaient savoir de quoi ils parlaient puisque les colons de Virginie, au même moment, en étaient effectivement réduits à manger des serpents et le cuir de leurs chaussures, semblables à « des squelettes criant « À manger ! À manger ! » ». Un homme tua sa femme, la coupa en morceaux et la sala pour la manger, d'autres déterrèrent des cadavres de leurs tombes. Les naufragés des Bermudes entendaient pendant ce temps « prendre du repos et s'installer là où ils auraient le moins possible de besoins ». Une comparaison des éléments démographiques leur donne raison. Les huit autres navires (350 personnes) qui convoyèrent avec le *Sea-Venture* n'atteignirent la Virginie que pour y trouver un taux de mortalité si catastrophique que le nombre de colons tomba de 535 à environ 60 en deux ans. Les colons des Bermudes, au contraire, subirent une perte nette de trois hommes sur 150 : cinq morts (un seul semble-t-il de mort naturelle, deux assassinats et deux exécutions) et deux naissances. « Quoi de plus tentant que la liberté et la pleine jouissance des sens pour convaincre ces gens oisifs, misérables et grossiers qui font le plus grand nombre ? », s'interrogeait Strachey⁹.

⁹ William Strachey, *A True Reportory*, *op. cit.*, p. 41 ; George Percy, « A Trewe Relacyon of the Proceedings and Ocurrentes of Momente wich have hapned in Virginia (1612) », in *Tyler's Quarterly Historical and Genealogical Magazine*, n° 3, 1921-1922, p. 260-282 (citation p. 269) ; Emanuel Van Meteren in John Parker, *Van Meteren's Virginia, 1607-1612*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1961, p. 67 ; Edmund S. Morgan, *American Slavery, American Freedom: The Ordeal of Colonial Virginia*, New York, W. W. Norton, 1975,

Pour défendre leur liberté, certains des naufragés « promirent entre eux de ne mettre la main à aucun travail » qui aurait pour conséquence de les faire quitter l'île, et avec ce serment, ils se retirèrent dans les bois pour y installer leurs propres habitations. Ils projetèrent plus tard de s'implanter sur une autre île. C'est donc avec une grève et un marronnage que commença la colonisation anglaise. Parmi les meneurs, on trouve des marins et des radicaux religieux, probablement des antinomiens pensant que la grâce de Dieu les avait placés au-dessus de la loi. La tentative d'établissement d'une communauté autonome échoua, mais le combat des cœurs contre les mains continua. Stephan Hopkins était un intellectuel puritain disciple de Robert Browne, qui milita en faveur de la création d'églises séparées par congrégations, dont l'administration reposerait sur le consentement mutuel plutôt que sur la déférence vis-à-vis d'une autorité, d'un roi ou d'une nation. Hopkins étendait ainsi la logique du rituel des marins pendant la tempête, affirmant que l'autorité des magistrats avait pris fin avec le naufrage du *Sea-Venture*. Il mit l'accent sur « l'abondance dans l'île de toutes sortes de nourritures saines », signes de « la Providence de Dieu », et refusa de continuer le voyage vers la Virginie, où les gens du peuple étaient voués à servir d'esclaves aux aventuriers. La mutinerie menée par Hopkins fut matée elle aussi, mais Hopkins lui-même survécut et prononça un autre discours de rébellion à bord du *Mayflower* approchant l'Amérique en 1620¹⁰.

p. 73 ; Frederick Fausz, « An « Abundance of Blood Shed on Both Sides »: England's First Indian War, 1609-1614 », in *Virginia Magazine of History and Biography*, n° 98, 1990, p. 55-56.

¹⁰ À bord du *Mayflower*, Hopkins insista sur les limites du pouvoir des magistrats, et sur le fait que les passagers, une fois embarqués, étaient habilités à faire usage de « leur liberté propre ». Cette fois, sa protestation ne lui valut pas la peine de mort, mais déboucha sur la rédaction du *Mayflower Compact Act*, qui fournit aux *Pilgrim Fathers* le cadre constitutionnel d'un gouvernement civil autonome. Voir Capitaine Thomas Jones, « The Journal of the Ship Mayflower », in Azel Ames (éd.), *The « Mayflower » and Her Log*, Boston, Houghton Mifflin, 1907, p. 254-258 ; Charles Edward Banks, *The English Ancestry and Homes of the Pilgrim Fathers*, Baltimore, Genealogical Publishing Company, 1968, p. 61-64.

Il restait encore des conspirateurs dans les Bermudes, puisque à peine avait-on passé les menottes aux poignets de Hopkins qu'une troisième conspiration se mit en place, un autre groupe de mutins ayant projeté de s'emparer des munitions préservées du naufrage pour attaquer le gouverneur Thomas Gates. Même si leur plan fut dévoilé aux autorités, la résistance continua. Un autre insurgé fut bientôt exécuté pour mutinerie verbale contre le gouverneur et son autorité, ce qui incita à nouveau plusieurs autres à partir se réfugier dans la forêt comme des nègres marrons, où ils vivaient, maugréait Gates, comme des sauvages.

Finalement, les autorités l'emportèrent. Elles firent construire deux navires – deux chaloupes qu'elles nommèrent *Deliverance* et *Patience* – pour poursuivre le voyage jusqu'en Virginie, et les mirent à la mer le 10 mai 1610. Néanmoins, pendant les quarante-deux semaines qu'ils passèrent sur l'île, les marins et d'autres hommes de la catégorie des « oisifs, misérables et grossiers » avaient organisé pas moins de cinq complots contre la Virginia Company et ses dirigeants. Ceux-ci avaient réagi en prononçant les deux premières exécutions de l'Amérique anglaise, faisant pendre le premier et fusiller le deuxième pour réprimer la résistance et mener à bien leur tâche colonisatrice. Comme le bateau prenait la mer pour la Virginie, deux hommes dont un marin décidèrent de rester « finir leurs jours » dans les Bermudes. Rejoints par un autre homme, ils « commencèrent à bâtir leur petit *commonwealth* [...] selon une régence fraternelle »¹¹. Une preuve certaine de la sagesse de ceux qui restèrent fut apportée moins d'un mois après l'arrivée des chaloupes en Virginie, quand Sir George Somers fut envoyé aux Bermudes par Sir Thomas Gates pour rapporter de la nourriture, des provisions de viande et de poisson pour six mois destinées à la colonie continentale à bout de ressources. Sir George lui-même ne rentra jamais en Virginie : après avoir redécouvert les plaisirs

¹¹ On trouve des traces de ces intrigues dans William Strachey, *True Reportory*, *op. cit.*, et dans John Smith, *General Historie*, *op. cit.*, p. 638 et p. 640, où il est indiqué que des conflit apparurent parmi les trois hommes qui avaient décidé de rester sur l'île.

des Bermudes, il mourut « d'indigestion après avoir mangé un porc ». Bien que nous ne sachions pas quel fut le sort de chacun des marins et des passagers qui firent le voyage des Bermudes en Virginie, il est probable que nombre d'entre eux contribuèrent à l'effroyable mortalité de la colonie continentale et trouvèrent la mort peu après avoir débarqué. Collectivement cependant, ils constituèrent ce que John Smith, le truculent capitaine des colons de Virginie, appela le troisième ravitaillement : une infusion d'humanité qui permit à la jeune plantation de survivre¹².

Le naufrage du *Sea-Venture* et les intrigues qui se nouèrent parmi les naufragés rebelles rendent compte des principaux motifs de l'histoire atlantique précoce. Ces événements ne fournissent pas les ingrédients pour une histoire de la grandeur et de la gloire maritimes de l'Angleterre, ni du combat héroïque pour la liberté religieuse, même si les marins et les radicaux religieux eurent un rôle essentiel à jouer. Il s'agit plutôt d'une histoire des origines du capitalisme et de la colonisation, du commerce mondial et de la construction d'empires. C'est aussi, nécessairement, l'histoire du déracinement et du déplacement des populations, de la fabrication et du déploiement transatlantique de « mains ». C'est l'histoire de l'exploitation et de la résistance à l'exploitation, de la façon dont la « sueur des corps » fut dépensée. C'est l'histoire de la coopération entre différentes sortes de personne en vue de défendre des objectifs de profit et de survie pourtant très différents. Et c'est l'histoire des modes de vie alternatifs et de l'usage officiel de la violence et de la terreur pour les soumettre ou les détruire, pour vaincre l'attachement populaire à « la liberté et à la pleine jouissance des sens ».

¹² Les investisseurs anglais ne cessaient de se plaindre des colons et des « fêtes et Noël perpétuels célébrés dans leurs *Sommer Islands* [autre nom des Bermudes] ». Voir Edmund Howe, *Annals of John Stowe*, Londres, 1614, citation p. 942 ; *True Declaration*, *op. cit.*, p. 21 ; William Strachey, *True Reportory*, *op. cit.*, p. 87 ; Henry Wilkinson, *The Adventurers of Bermuda: A History of the Island from its Discovery until the Dissolution of the Somers Island Company in 1684*, Londres, Oxford University Press, 1933, p. 87.

Nous ne sommes d'aucune façon les premiers à accorder à l'histoire du *Sea-Venture* une portée historique. L'un des premiers, et certainement le plus influent, fut William Shakespeare, qui s'inspira en 1610-1611 de récits manuscrits du naufrage pour écrire *La Tempête*. Shakespeare avait soigneusement étudié les récits d'explorateurs, de marchands et de colonisateurs en passe de relier les continents européen, africain et américain sur le mode agressif du commerce mondial. Qui plus est, il en connaissait certains personnellement, dont il dépendait même financièrement. Comme nombre de ses mécènes et de ses protecteurs, Shakespeare lui-même avait investi dans la Virginia Company, le fer de lance de la colonisation anglaise¹³. Sa pièce décrivait et promouvait l'intérêt croissant de la classe dirigeante anglaise pour la colonisation et l'exploitation du Nouveau Monde. Dans les pages qui vont suivre, nous nous servons du naufrage du *Sea-Venture* pour dégager quatre thèmes majeurs des origines et du développement du capitalisme anglais atlantique du début du XVII^e siècle : expropriation, lutte pour des modes de vie alternatifs, schèmes de coopération et de résistance, imposition d'une discipline de classe. Dans l'histoire du *Sea-Venture* et de ses hommes est contenue l'histoire plus large de l'avènement du capitalisme et du début d'une nouvelle époque de l'histoire humaine¹⁴.

¹³ Victor Kiernan, *Shakespeare: Poet and Citizen*, Londres, Verso, 1933 ; Robert Ralston Cawley, « Shakespeare's Use of the Voyagers in *The Tempest* », in *Publications of the Modern Language Association*, n° 41, 1926, p. 688-726. De nombreux chercheurs s'accordent à penser que Shakespeare a lu le manuscrit du récit de Strachey peu de temps après sa rédaction en 1610. Sa publication fut reportée jusqu'en 1625, les dirigeants de la Virginia Company craignant que les témoignages d'actes de résistance ne découragent de nouveaux investissements.

¹⁴ Wesley F. Craven, « An Introduction to the History of Bermuda », in *William and Mary Quarterly*, 2^{de} série, n° 17, 1937, p. 182.

I. EXPROPRIATION

Le naufrage du *Sea-Venture* a lieu à une période cruciale de la rivalité impériale et du développement du capitalisme. En effet, la constitution de la Virginia Company reflétait et accélérât une mutation fondamentale du pouvoir au début du XVII^e siècle, à un moment où les États maritimes atlantiques du Nord-Ouest de l'Europe (France, Pays-Bas, Angleterre), commençaient à défier et à surpasser les royaumes méditerranéens et les cités-États d'Espagne, du Portugal, d'Alger, de Naples et de Venise en tant que puissances dominantes en Europe et, tendanciellement, dans le monde. Les navires du Nord de l'Europe, plus rapides, plus résistants et moins coûteux, associés aux prouesses techniques les plus sophistiquées de l'époque, éclipsèrent la galère méditerranéenne. La classe dominante anglaise était particulièrement impatiente de défier la mainmise des pays ibériques sur le Nouveau Monde, et de s'enrichir. Quelques investisseurs anglais créèrent donc la Virginia Company en 1606 qui, selon son principal chroniqueur Wesley Frank Craven, fut « d'abord une organisation commerciale dotée de gros capitaux investis par des aventuriers dont l'intérêt principal s'attachait aux retours sur investissements ». C'est là, dans la mise en commun du capital en vue d'une nouvelle organisation du commerce international, que se trouve l'origine de la traversée du *Sea-Venture*¹⁵.

Les défenseurs de la Virginia Company se lancèrent dans une immense campagne publique à travers l'Angleterre afin de rallier des soutiens à la colonisation, ne se lassant pas d'expliquer pourquoi leur initiative capitaliste privée était bonne pour la nation. Ils avançaient de nombreux arguments : tous les bons protestants d'Angleterre se devaient d'aider à la conversion au christianisme des sauvages d'Amérique et de lutter contre leurs ennemis catholiques au-delà des frontières ; tous se devaient

¹⁵ Wesley F. Craven, *Dissolution of the Virginia Company: The Failure of a Colonial Experiment*, Gloucester, Peter Smith, 1964 (1932), p. 24.

d'étendre l'Empire anglais et d'embrasser la flamme de la gloire nationale. Mais l'argument le plus insistant et le plus retentissant consistait à présenter la colonisation comme une solution aux problèmes sociaux intérieurs de l'Angleterre. La compagnie, comme ses propagandistes ne se fatiguaient jamais de le répéter, procurerait un service public indispensable en dissipant « la masse oisive » d'Angleterre pour la mettre au travail en Virginie. C'était ce que Richard Hakluyt, le principal propagandiste de la colonisation anglaise, suggérait depuis vingt ans. Le Nouveau Monde était la destination idéale pour « la jeunesse rebelle sans religion », les gens dépossédés par le système des baux, pour quiconque en situation « d'extrême misère », bref pour tous ceux « pour qui il était impossible de vivre au pays ». Bien que nous n'ayons pas d'informations précises sur le nom et l'origine des passagers du *Sea-Venture*, nous savons qu'il y avait parmi eux de nombreux *commoners* dépossédés. En 1609, la Virginia Company encouragea le maire de Londres, ses conseillers et les compagnies londoniennes à « soulager la ville et ses faubourgs des détenus et malades physiques et mentaux inutiles, propagateurs continuels de famines et de mort, véritable cause originaire de tous les fléaux du royaume ». Robert Rich, un noble naufragé aux Bermudes, parle de « ces *vagabonds* [qui] vivaient avec nous », tandis qu'un auteur anonyme proche de Sir Thomas Gates (peut-être Gates lui-même) se plaint de « ces vilains coquins qui s'étaient embarqués, ne sachant comment gagner leur vie en Angleterre »¹⁶.

La Virginia Company et plus largement le capitalisme trouvent leur origine dans une série de bouleversements économiques et sociaux apparus dans l'Angleterre à la fin du xvi^e siècle et au

¹⁶ Richard Johnson, *Nova Britannia*, *op. cit.*, p. 10 ; Raphe Hamor, *A True Discourse of the Present Estate of Virginia and the Successe of the Affaires There till the 18 of June 1614*, Londres, 1615, p. 19 ; Alexander Brown (éd.), *Genesis of the United States*, *op. cit.*, vol. I, p. 252 ; Robert Rich, *Newes from Virginia op. cit.* ; Richard Johnson, *New Life of Viriginea: Declaring the Former Successe and Present State of that Plantation, Being the Second part of Nova Britannia*, Londres, 1612, réédité in Peter Force (éd.), *Tracts and Other Papers*, *op. cit.*, vol. I, p. 10.

début du XVII^e, évolutions qui propulsèrent le *Sea-Venture* vers la Virginie en 1609 et qui inspirèrent l'écriture de *La Tempête* peu de temps après. Énumérons ces changements : remplacement de la culture de subsistance par les pâturages commerciaux dans le domaine agricole, développement du travail salarié, accroissement de la population urbaine, développement des systèmes d'externalisation du travail manuel, expansion du commerce international, institutionnalisation des marchés, constitution d'un système colonial. Ces développements furent rendus possibles par une cause profonde et lourde de conséquences : l'enclosure des champs communaux [*commons*] et le déplacement de milliers de personnes de l'intérieur des campagnes vers les villes et vers la mer. L'expropriation fut l'origine de l'accumulation primitive du capital, et la force qui changea la terre et le travail en marchandises. C'est ainsi que les travailleurs embarqués à bord du *Sea-Venture* étaient devenus des « mains ».

Dans *La Tempête*, Shakespeare avait bien vu la vérité de l'expropriation quand il faisait dire à Caliban, « l'esclave sauvage et difforme » revendiquant sa terre contre Prospéro son maître aristocrate :

Cette île que tu m'as prise
Était à moi de par Sycorax, ma mère¹⁷.

C'était le cœur de l'époque. Au moment où les propriétaires expropriaient les travailleurs européens, et alors que les négociants expropriaient les peuples indigènes des Amériques, le juriste hollandais Hugo Grotius demandait : « Une nation peut-elle [...] découvrir ce qui appartenait à d'autres ? » À qui appartenait les Bermudes ? À qui appartenait l'Amérique ? À qui appartenait l'Afrique ? À qui appartenait l'île d'Angleterre ? Puisqu'à travers l'histoire, les peuples du monde entier s'étaient obstinément attachés à l'indépendance économique liée à la possession de leurs propres moyens de subsistance, terres et propriétés diverses,

¹⁷ William Shakespeare, *La Tempête*, trad. d'Yves Bonnefoy, Paris, Gallimard, 1997, I, 2, p. 133.

les capitalistes européens devaient exproprier de force des masses entières de leurs terres d'origine pour que leur force de travail puisse être redéployée dans de nouveaux projets économiques et de nouveaux cadres géographiques. L'expropriation et le déplacement des peuples étaient un processus mondial commencé cinq cent ans auparavant. La Virginia Company en général, et le *Sea-Venture* en particulier, contribuèrent à lier l'expropriation de l'Ancien Monde à l'exploitation du Nouveau Monde.

Comment l'expropriation eut-elle lieu en Angleterre ? Ce fut une opération longue, lente et violente. Dès le Moyen-Âge, les nobles avaient individuellement dissous leurs armées féodales et leurs escortes, et, au début du xvi^e siècle, les classes dirigeantes anglaises fermèrent officiellement les monastères, éliminèrent les moines itinérants et les mendiants, détruisirent le système médiéval de charité. Les démarches mises en place par les grands propriétaires terriens au tournant des xvi^e et xvii^e siècles furent peut-être les plus décisives, dans la mesure où elles correspondaient à de nouvelles opportunités commerciales, nationales et internationales. Elles modifièrent radicalement les pratiques agricoles en clôturant les terres cultivables, évinçant les petits propriétaires, déplaçant les métayers, expulsant par conséquent des milliers d'hommes et de femmes de leurs terres et leur refusant l'accès aux terrains communaux. À la fin du xvi^e siècle, il y avait douze fois plus de non-propriétaires qu'au siècle précédent. Au xvii^e siècle, presque un quart des terres anglaises étaient clôturées. Des photographies aériennes et des fouilles ont permis de repérer plus d'un millier de villages et de hameaux désertés, confirmant les dimensions colossales de l'expropriation de la paysannerie. Thomas More fit la satire de ce processus dans *L'Utopie* (1516), mais lui-même avait clôturé des terres et dut même être retenu dans ses ambitions. Shakespeare aussi prit part au mouvement des enclosures. Il jouissait de la moitié d'un bail sur des champs ouverts à Welcombe, que William Combe proposa d'enclore en 1614. Shakespeare, assuré que ses revenus ne seraient pas diminués,

n'y vit pas d'objection, mais les expropriés protestèrent en s'installant dans les fossés fraîchement creusés pour y disposer les clôtures. Combe, monté à cheval, s'opposa aux laboureurs en les traitant de « fripons puritains et sous-fifres de même pâte », mais Thomas Green, le meneur des laboureurs, revint le lendemain avec femmes et enfants pour poursuivre la résistance. Green envoya une pétition au président de la Haute Cour d'Angleterre et au conseil privé du souverain, et obtint finalement un mandat de levée des clôtures¹⁸.

La plupart des travailleurs agricoles furent moins fortunés. Dans l'impossibilité de trouver un emploi rentable, sans terre, sans argent, sans métier, ces nouveaux prolétaires furent jetés sur les chemins et les routes et exposés à la cruauté sans merci d'un code du travail et d'un code pénal parmi les plus violents et les plus terrifiants de l'histoire moderne. Les lois les plus importantes concernant les vols et les effractions furent rédigées au xvi^e et au début du xvii^e siècle, le crime étant devenu une constante de la vie urbaine. Les lois contre le vagabondage promettaient aux déshérités des violences physiques. Sous Henri VIII (1509-1547), on fouettait les vagabonds, on leur coupait les oreilles ou on les pendait (un chroniqueur de l'époque estima à soixante-quinze mille le nombre de pendaisons)¹⁹. Sous Édouard VI (1547-1553), on marquait de la lettre V leur poitrine au fer rouge et on les réduisait en esclavage pour deux ans. Sous Élisabeth I^{re} (1558-1603) ils étaient fouettés

¹⁸ Karl Marx, *Le Capital*, t. I, chap. xxvi, « Le secret de l'accumulation primitive ». J. R. Wordie estime que 2 % des terres anglaises furent clôturées au cours du xvi^e siècle, 24 au xvii^e siècle, 13 au xviii^e siècle et 11,6 au xix^e. De cet auteur, voir « The Chronology of English Enclosure, 1500-1914 », in *Economic History Review*, 2^{de} série, n° 36, 1983, p. 483-505. Voir aussi Roger B. Manning, *Village Revolts: Social Protest and Popular Disturbances in England, 1509-1640*, Oxford, Oxford University Press, 1988, p. 92 ; E. K. Chambers, *William Shakespeare: A Study of Facts and Problems*, Londres, Sidgwick and Jackson, 1925, vol. II, p. 144-152.

¹⁹ William Harrison rapporte dans *The Description of England* (1587, réédité par Georges Edelen, Ithaca, Cornell University Press, 1968, p. 193) que soixante-douze milliers de voyous furent pendus sous le règne de Henri VIII.

et bannis, envoyés aux galères ou en maison de correction. Le code pénal élaboré sous Édouard VI était légèrement moins vicieux envers les non-propriétaires. L'Ordonnance des artisans (*Statute of Artificers*) et la Loi sur les pauvres (*Poor Law*) concernant les employés cherchaient de leur côté à légiférer le travail salarié²⁰.

Ces hommes et femmes sans maître sont la figure caractéristique de l'Angleterre de la fin des Tudors et du début des Stuarts, et leur existence rend compte des troubles propres à cette période. Les vagabonds constituaient, comme l'a écrit A. L. Beier, « un monstre à tête d'Hydre prêt à détruire l'ordre étatique et social ». Cette description fait écho à celle du philosophe et adjoint du procureur général Francis Bacon, qui sur la base de son expérience personnelle considérait ces gens comme « le germe du péril et du désordre de l'État ». La concomitance de l'expropriation, de l'exploitation industrielle (à travers l'exploitation minière et les systèmes d'externalisation du travail) et de mobilisations militaires sans précédent déboucha sur les énormes révoltes régionales du règne des Tudor : la révolte de Cornouailles (1496), la révolte de Lavenham (1525) et la révolte du Lincolnshire (1536), mais aussi le « Pilgrimage of Grace » [pèlerinage de la grâce] (1536), la révolte du *Prayer Book* (1549) et la révolte menée par Kett (1549), qui toutes eurent lieu dans les campagnes. Les insurrections urbaines s'intensifièrent de leur côté vers la fin du xvi^e siècle avec l'émeute de la prison de Ludgate (1581), le *Beggars' Christmas Riot* (1582), les émeutes de Whitsuntide (1584), l'insurrection des plâtriers (1586), l'émeute des fabricants de feutre (1591), celle des fabricants de chandelles de Southwark (1592) et le *Butter Riot* de Southwark (1595), dont les seuls noms suffisent à évoquer la lutte des artisans pour préserver leur liberté et leurs coutumes. Quand les *commoners* d'Oxford s'allièrent avec les apprentis de Londres lors de la révolte de Enslow Hill (1596),

²⁰ A. V. Judges (éd.), *The Elizabethan Underworld: A Collection of Tudor and Early Stuart Tracts and Ballads*, New York, E. P. Dutton, 1930 ; Gamini Salgado, *The Elizabethan Underworld*, Londres, J. M. Dent, 1977.

Bacon et le procureur général Edward Coke torturèrent l'un des meneurs du mouvement et déclarèrent l'assimilation de toute attaque contre les enclosures à un acte de haute trahison. La révolte des Midlands de 1607 est la plus importante de cette période ; elle s'étendit en partie sur les terres natales de Shakespeare et lui inspira la rédaction de *Coriolan*. Ceux qui participèrent directement aux actions d'arrachage des clôtures furent alors pour la première fois appelés niveleurs²¹ (« *levellers* »). La violence de la résistance à l'expropriation ralentit le rythme des enclosures, reporta la baisse des salaires et permit les concessions et compromis qu'on désigne improprement sous le terme de « paternalisme tudorien », comme s'ils étaient le cadeau gratuit d'une bonté parentale²².

Quand l'heure fut venue d'analyser et de résoudre le problème des expropriés, Sir John Popham, procureur en chef de la cour du roi de 1592 à 1607 et l'un des principaux dirigeants de la Virginia Company, répertoria trente différentes catégories de voyous et d'indigents, qu'il classa en cinq groupes principaux. Venaient d'abord les colporteurs, les rétameurs et les camelots, hommes et femmes dont les petites transactions constituaient le commerce de la micro-économie prolétarienne. Puis venaient les exemptés et les blessés ou les prétendus tels, plus les soldats et les marins, dont le travail fournissait le socle de la macro-économie expansionniste. En troisième lieu, on retrouvait des survivances de l'infrastructure de bienfaisance féodale : intercesseurs, fondés de pouvoir, *pardoners* dispensant les indulgences. Les artistes de l'époque (jongleurs, escrimeurs, ménestrels, dresseurs d'ours dansants, athlètes, musiciens) formaient le quatrième groupe.

²¹ N.d.T. : Le parti égalitariste des niveleurs (*levellers*), apparu vers la fin de la première révolution anglaise (1641-1649), prônait l'abolition des privilèges de classe et le nivellement des inégalités de fortune et de condition sociale. Revendiquant la communauté des biens, ils socialisèrent des terres par l'action directe pendant la guerre civile. Marx voyait dans les niveleurs l'apparition précoce d'un « parti communiste réellement agissant ».

²² A. L. Beier, *Masterless Men: The Vagrancy Problem in England, 1560-1640*, Londres, Methuen, 1986, p. 4 ; Roger B. Manning, *Village Revolts, op. cit.*, p. 208.

Puis, en regroupant ceux qui feignaient la maîtrise d'une « science occulte » (comme la chiromancie ou la physiognomonie), les diseurs de bonne aventure et les « prétendus érudits », Popham désignait un cinquième groupe qui alimentait les exigences intellectuelles et philosophiques du peuple. Enfin, il nommait dans son préambule « tous les individus errants et paysans communaux en bonne santé qui rôdent et refusent de travailler pour des salaires tout à fait raisonnables couramment pratiqués dans les régions où ils habitent ou devraient demeurer, n'ayant pas d'autre moyen d'assurer leur subsistance ». Sous le concept légal de « voyous et mendiants en état de travailler » tombaient donc tous ceux qui n'entraient pas dans le cadre du travail salarié, et singulièrement ceux dont les activités touchaient à la culture, aux traditions et à la conscience de soi autonome de ce prolétariat volatile, curieux et instable. Marx et Engels appelaient les expropriés une « foule bigarrée » (*motley crowd*)²³.

L'expropriation et les stratégies de résistance accélérèrent le processus de colonisation, peuplant le *Sea-Venture* et de nombreux autres vaisseaux transatlantiques de la première moitié du XVII^e siècle. Mais si certains embarquèrent volontairement, la perte de leurs terres ayant dissipé toute perspective d'avenir, beaucoup plus nombreux sont ceux qui embarquèrent contre leur volonté, pour des raisons qu'expose Bacon après la révolte des Midlands : c'est que « le moyen le plus sûr de prévenir les séditions » consistait à « éliminer leur *matière*. Car si le combustible était prêt, c'est dur à dire, d'où que vienne la flamme, elle y mettrait le feu ». Les arguments en faveur de la colonisation de l'Irlande en 1594 et de celle de la Virginie en 1612 affirmaient que la « multitude nauséabonde » devait être exportée et la « matière de la sédition [...] expulsée de la ville ». Le *Beggars Act* de 1597 mit en place une politique systématique qui consista à déporter dans les colonies les vagabonds et les voyous convaincus de crimes en Angleterre (contre la propriété le plus souvent) et à

²³ Karl Marx et Friedrich Engels, *L'Idéologie allemande* (1845-1846). N.d.T. : de la même manière, l'expression *motley crew* sera dorénavant traduite par « foule bigarrée »



les condamner à travailler dans les plantations, qu'Hakluyt voyait comme des « prisons sans murs ». C'était l'endroit idéal pour placer les détenus londoniens et de tout le royaume. Le premier criminel anglais connu à avoir été envoyé aux Amériques était un apprenti teinturier qui s'était emparé des biens de son patron puis s'était évadé d'une maison de correction avant d'être envoyé en Virginie en 1607. Des milliers d'autres suivirent²⁴.

II. ALTERNATIVES

Les partisans de la Virginia Company savaient que l'expropriation créait une « masse oisive » qui autrefois vivait des terres communales. Le négociant, investisseur et journaliste Robert Gray se souvenait d'un temps où :

Les terres communales de notre pays étaient libres et ouvertes aux *commoners* pauvres pour qu'ils en disposent, car il y avait assez d'espace pour chacun sur ces terres, de sorte que nul n'avait besoin d'empiéter sur l'autre ou de clôturer son champ, par où il est manifeste que dans ce temps-là nous n'avions pas grand besoin de prêter l'oreille à d'étranges récits, ou de chercher des aventures extravagantes, puisque que nous n'avions pas seulement assez, mais bien trop en proportion des besoins de chaque homme.

En dépit de sa thèse discutable selon laquelle l'empiétement et l'enclosure étaient le seul résultat de l'accroissement de la population et du surpeuplement, Gray comprenait que beaucoup d'Anglais avaient autrefois vécu différemment – plus librement,

²⁴ Christopher Hill, « The Many-Headed Monster », in *Change and Continuity in Seventeenth-Century England*, Cambridge, Harvard University Press, 1974, p. 189 ; Francis Bacon, « Of Seditious and Troubles », in *The Essayes or Counsels, Civill and Morall*, Michael Kiernan (éd.), Cambridge, Harvard University Press, 1985, p. 45 ; A. L. Beier, *Masterless Men*, *op. cit.*, p. 161-164 ; A. Roger Ekirch, *Bound for America: The Transportation of British Convicts to the Colonies, 1718-1775*, Oxford, Clarendon Press, 1987, p. 8.



avec suffisamment voire abondamment pour vivre. Quand les *commoners* du *Sea-Venture* préférèrent s'installer aux Bermudes plutôt que de continuer le voyage en Virginie, ils expliquèrent aux représentants de la Virginia Company qu'ils préféreraient la tranquillité, le plaisir et la liberté des terres communales plutôt que la misère, le labeur et l'esclavage qui les attendaient en Virginie²⁵.

Shakespeare, s'inspirant des démarches des *commoners* naufragés, fit des modes de vie alternatifs un thème fondamental de *La Tempête*. Gonzalo, un conseiller vieux et sage qui échoue dans les Bermudes avec le roi et d'autres aristocrates, songe au *commonwealth* idéal qu'il voudrait établir, « s'il s'implantait dans cette île » :

Eh bien, dans ma communauté, j'organiserais tout
 À rebours du monde ordinaire. N'y admettant
 Aucun commerce ; aucun titre de magistrat ;
 Aucune sorte d'études. Richesse, pauvreté, non,
 Travailler pour les autres, non. Vendre, léguer,
 Délimiter, enclore, labourer même, tailler la vigne,
 Ah, non, jamais ! Ni forger du métal,
 Ni faire de la farine, du vin, de l'huile :
 Pas de métiers ! L'oisiveté pour chacun, pour tous,
 Et même pour les femmes, mais qu'il faudrait
 Innocentes et pures. De souverain, pas le moindre.

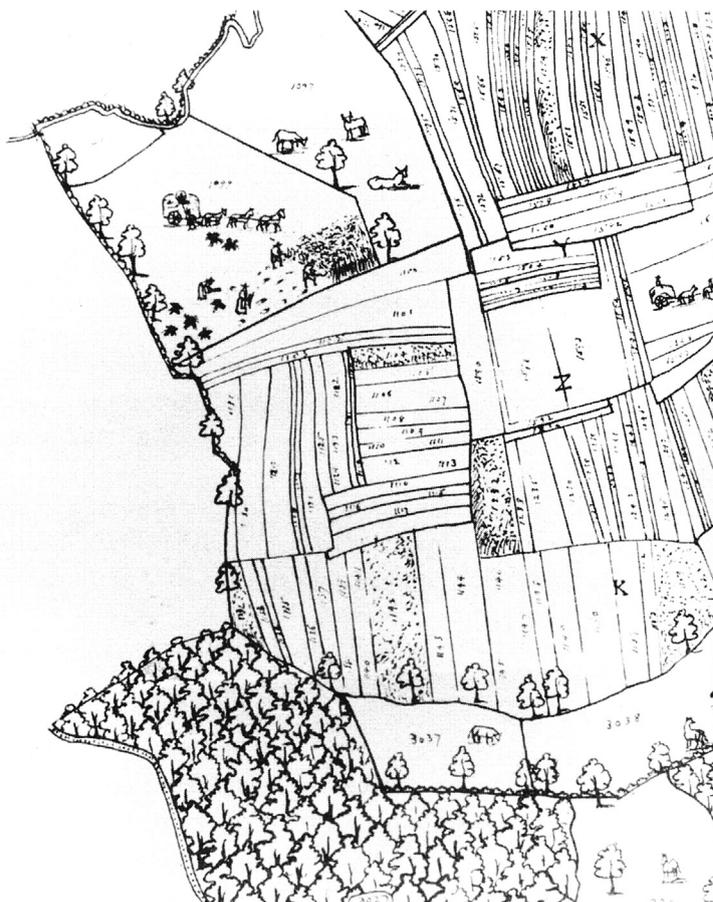
Plus loin,

Car pour le bien commun la nature produirait tout
 Sans effort ni sueur. Trahisons, félonies,
 Piques, épées, couteaux, canons, autres engins,
 Je n'en tolérerais pas. La seule nature
 Pourvoit de soi-même, foisonnante, surabondante,
 Aux besoins de mon peuple en son innocence.
 Son *commonwealth*, concluait-il, « surpasserait l'âge d'or²⁶.

²⁵ Robert Gray, *A Good Speed to Virginia*, Londres, 1609, réédité in Wesley F. Craven (éd.), *A Good Speed to Virginia and Neues From Virginia*, *op. cit.*, p. 7.

²⁶ William Shakespeare, *La Tempête*, *op. cit.*, II, 1. Pour écrire cette réplique de Gonzalo, Shakespeare s'est largement imprégné de l'essai de Montaigne, *Des Cannibales*, écrit en 1579 et traduit en anglais en 1603. On estime souvent

L'HYDRE AUX MILLE TÊTES



Terre de labour commune à Laxton, Angleterre, 1632.
Book of Survaye of the Manor of Laxton (1635).

que le mot « cannibale » est une déformation de « Caraïbe », le nom des Indiens qui opposèrent une résistance farouche à l'invasion européenne des Amériques, et dont les efforts furent récompensés par une image tenace de monstres mangeurs de chair. Montaigne, néanmoins, renversa cette représentation, louant le courage, la simplicité et la vertu de ceux que la plupart des Européens avaient pris l'habitude d'appeler des « sauvages ».

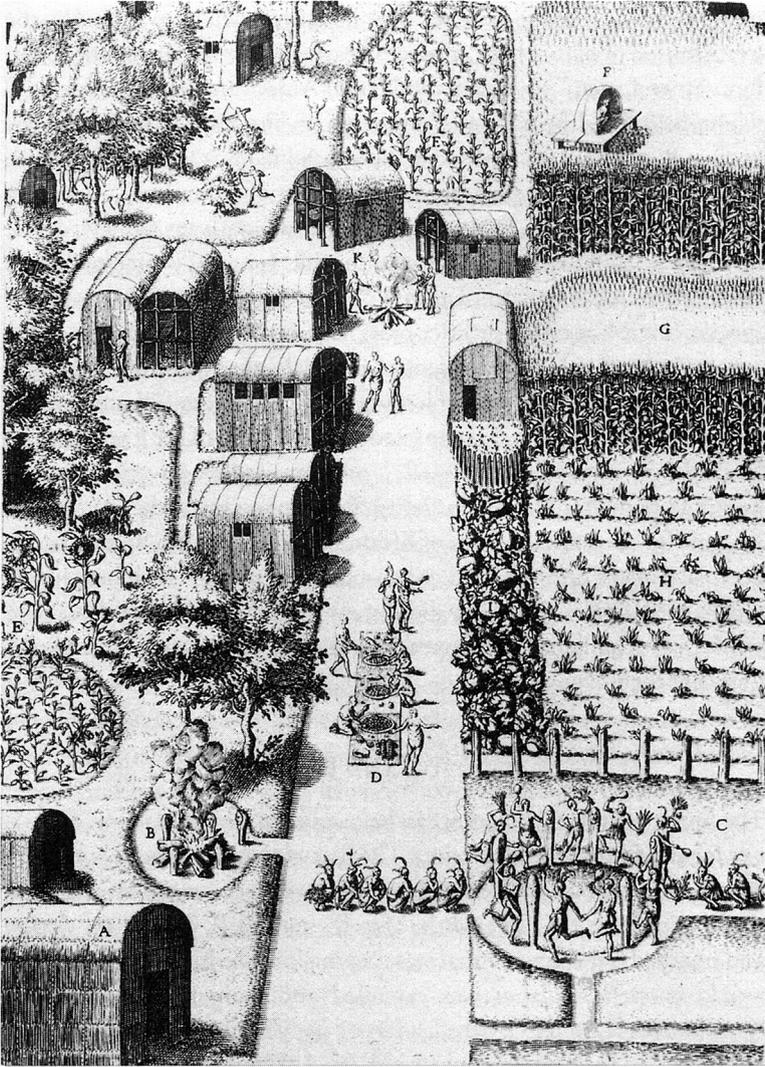
Les passagers du *Sea-Venture* avaient en commun avec Shakespeare de nombreuses sources littéraires sur le thème des modes de vie alternatifs, parmi lesquels l'âge d'or classique, le jardin d'Éden chrétien (le « peuple en son innocence » de Gonzalo) ainsi qu'un large éventail de traditions populaires : antinomienne (pas de loi, ni de crime, ni de magistrature) ; anarchiste (ni souveraineté, ni trahison) ; pacifiste (ni épée, ni pique, ni couteau, ni pistolet) ; égalitaire (ni riches, ni pauvres) ; et une tradition de chasse et cueillette (ni mines, ni agriculture). Une société sans héritiers signifiait une société sans aristocratie de naissance ; une société sans services, une société sans travail salarié. Ces traditions s'exprimaient dans les mises en scène du « monde à l'envers » qui mettaient en avant des personnages de bouffons aux habits bigarrés (comme le *Trinculo* de Shakespeare) au milieu d'un carnaval raffiné d'étendards, de chevaux, d'iconographies et d'extravagances réinvestissant des rites païens, des traditions paysannes et des constructions utopiques (des *alterae terrae* comme les Bermudes) dans de nouveaux divertissements bariolés et spectaculaires. George Ferrers, le prince des fous [*lord of misrule*] chargé d'organiser les fêtes de Noël d'Édouard VI en 1552, ouvrit les festivités « monté sur une bête curieuse », « le serpent à sept têtes appelé Hydre [étant] l'animal central de [ses] armes ». Des fables comiques comme celle du « pays de Cocagne » issues des satires médiévales maintenaient vivant un modèle utopique en dressant le tableau d'un plaisir indolent et d'une satiété parfaite²⁷.

²⁷ Ronald Hutton, *The Rise and Fall of Merry England: The Ritual Year, 1400-1700*, Oxford, Oxford University Press, 1996 ; A. Feuillerat et G. Feuillerat (éd.), *Documents Relating to the Revels at Court in the Time of King Edward VI and Queen Mary*, Louvain, A. Uystpruyst, 1914, p. 89. Voir aussi Sandra Billington, *Mock Kings in Medieval Society and Renaissance Drama*, Oxford, Clarendon Press, 1991, et Hal Rammel, *Nowhere in America: The Big Rock Candy Mountain and Other Comic Utopias*, Urbana et Chicago, University of Illinois Press, 1990. Pour une satire des traditions plébéiennes du monde à l'envers par un contemporain de Shakespeare, voir Joseph Hall, *Mundus Alter et Idem* (1605), réédité sous le titre *Another World and Yet the Same*, trad. de John Millar Wands, New Haven, Yale University Press, 1981.

L'expérience des communaux représentait bien sûr l'alternative la plus immédiate, puisqu'elle impliquait l'absence de cette propriété privée que suggéraient des mots comme *tilth* et *bourn*. *Tilth* était un ancien mot frison désignant un labour ou un hersage, c'est-à-dire des travaux spécifiques et par implication des méthodes de culture antagoniques avec la pâture commune, les forêts et les friches. Il évoquait, par association, un retour à l'agriculture de subsistance, qui continuait d'exister en Angleterre et surtout en Irlande, où les conquérants anglais avaient néanmoins déjà commencé à défricher les forêts pour éradiquer une société fondée sur les liens de parenté et le partage des ressources principales. *Bourn* était un terme plus récent qui désignait les limites des champs, très employé au *xvi^e* siècle dans le Sud de l'Angleterre, et donc associé à l'enclosure. Ceux qui avaient été expropriés ne portaient pas seulement une revendication, mais une mémoire vivante et des habitudes communautaires d'agriculture en champs ouverts. Pour un grand nombre de gens, l'absence de « limites, de parcelles, de labour » n'était pas un idéal rêvé, mais une réalité récente et perdue, qu'ils continuaient de partager.

Quand le gouverneur Thomas Gates se plaignait de ce que les mutins du *Sea-Venture* se soient enfuis dans la forêt pour vivre comme des sauvages, que voulait-il dire précisément ? Comment vivaient les sauvages ? Pour Gates et toute sa génération d'Européens, les sociétés sans classe, sans États et égalitaires d'Amérique étaient des exemples saisissants de modes de vie alternatifs. Robert Gray, le porte-parole de la Virginia Company, faisait sonner une note répétitive à propos des Amérindiens : « chez eux il n'y a pas de *meum* [mien] ni de *tuum* [tien]. » Le concept de propriété privée n'existait pas pour eux, pas plus que cette chère notion de travail, comme s'en aperçut William Strachey : les Indiens de Virginie étaient, constatait-il, « oisifs la plus grande partie de l'année ». Oisifs, peut-être, mais pas affamés : Sir Henry Colt écrivait en 1631 qu'il avait vu à Saint-Christopher, dans les Antilles, « beaucoup d'Indiens nus, et le ventre plutôt gros pour leurs proportions,

LES NAUFRAGÉS DU SEA-VENTURE



Un village algonquin du sud, 1588. Hariot,
A briefe and true report of the nex found land of Virginia (1590).

ce qui montrait que l'île était suffisamment fertile pour les nourrir ». De telles découvertes enflammèrent l'imagination collective européenne et inspirèrent d'interminables discussions parmi les hommes politiques, les philosophes et les écrivains aussi bien que chez les expropriés, à propos de ces peuples qui vivaient sans propriété, sans travail, sans maîtres ni rois²⁸.

Les récits de ces sociétés alternatives d'Amérique étaient rapportés en Europe par les marins – les centaines, bientôt les milliers de Raphael Hythloday, le marin de Thomas More qui revint du Nouveau Monde pour raconter l'histoire de *L'Utopie*. D'extraction haute ou basse, les gens s'en remettaient aux marins pour les nouvelles des *alterae terrae*. Le valet de Montaigne était un ancien matelot qui avait vécu douze ans avec des Indiens du Brésil. Cet « homme simple et grossier » était de ce fait même « propre à rendre véritable témoignage », et ses récits influencèrent la réflexion de son maître sur les possibilités humaines²⁹. À travers ces histoires et d'autres qui circulaient dans les villes portuaires comme Londres, Shakespeare avait lu et entendu parler d'un « monde merveilleux où le labeur n'existe pas » et de territoires « sans législation, sans lettres et sans magistrats ». Des siècles plus tard, Rudyard Kipling visita les Bermudes et révéla que Shakespeare avait tiré bon nombre de ses idées pour *La Tempête* de la bouche d'un « matelot ivrogne³⁰ ». Les marins, dans ce sens, conciliaient le communisme

²⁸ Robert Gray, *A Good Speed to Virginia*, op. cit., p. 19 : William Strachey, *The Historie of Travell into Virginia Britania*, Londres, 1612, réédité par Louis B. Wright et Virginia Freund, Londres, Hakluyt Society, 1953, p. 92 ; « The Voyage of Sir Henry Colt » (1613), in V. T. Harlow (éd.), *Colonising Expeditions to the West Indies and Guiana, 1623-1667*, 2^{de} série, n° 56, Londres, Hakluyt Society, 1925, p. 93. Nous devons beaucoup ici à William Brandon, *New Worlds for Old: Reports from the New World and Their Effect on the Development of Social Thought in Europe, 1500-1800*, Athens, Ohio University Press, 1986, chap. 1.

²⁹ Montaigne, *Essais*, livre I, chap. xxx, « Des Cannibales ». Montaigne s'inspira d'Andre Thevet, *Singularitez de la France Anarctique* (1558) et surtout de Jean de Léry, *Histoire d'un Voyage Faict en la Terre du Bresil* (1578).

³⁰ Robert Ralston Cawley, « Shakespeare's Use of the Voyagers », art. cit., p. 703-705 ; Rudyard Kipling cité in Charles Mills Gayley, *Shakespeare and the Founders of Liberty in America*, New York, Macmillan, 1917, p. 74.

primitif du Nouveau Monde et le *commonisme* plébéen de l'Ancien, ce qui peut expliquer, au moins en partie, leur rôle décisif et subversif dans les événements qui entourèrent le naufrage du *Sea-Venture* dans les Bermudes en 1609.

Le *commoning* ne se résumait pas à une pratique agricole, pas plus que les communaux n'étaient des écosystèmes uniformes à tenure humaine fixe. Les deux variaient selon les lieux et les époques, comme le savaient bien William Strachey et beaucoup d'autres. Strachey expliquait que « quel que fût le ministère de la nature créée par Dieu sur terre, il était au commencement commun aux hommes », et que les Amérindiens qu'il avait rencontrés et qu'il appelait « les naturels » ressemblaient beaucoup à ses ancêtres, les anciens Pictes et Bretons assujettis par les Romains. Existait alors en Angleterre un système particulier d'agriculture à champs ouverts, qui comprenait des équipements communs pour le travail des champs et qui semble avoir été importé avec succès à Sudbury, dans le Massachusetts, jusqu'à ce qu'il soit, lui aussi, mis en déroute par les assauts de l'accumulation privée³¹. Les communaux ne se limitaient pas à une pratique agraire spécifiquement anglaise ou à sa variante américaine ; un concept identique sous-tendait le *clachan*, la *sept*, le *rundale*³², les villages de l'Ouest de l'Afrique et les traditions amérindiennes d'agriculture en longues jachères. Autrement dit, ils couvraient toutes ces parties du globe qui n'avaient pas encore été privatisées et clôturées, transformées en marchandises, et qui fournissaient le support des nombreuses

³¹ William Strachey, *Historie of Travell*, *op. cit.*, p. 24 et p. 26 ; Raphe Hamor, *A True Discourse*, *op. cit.*, p. 23-24 ; Sumner Chilton Powell, *Puritan Village: The Formation of New England Town*, New York, Doubleday, 1963.

³² N.d.T. : La *sept* est le nom de la *gens* (pendant l'antiquité romaine, nom donné aux « clans » portant un même nom de famille) irlandaise : avant l'arrivée des conquérants anglais, le régime tribal celtique se caractérisait par la propriété commune du sol. Le *rundale* désigne à la fois un terroir de village issu des *gentes* et organisé autour d'un hameau (*clachan*) et le système agricole qui lui est associé, dans lequel les paysans paient chacun le fermage de leur lot de terre cultivable attribué équitablement et réattribué chaque année, tout le monde disposant d'un droit d'usage sur les marais, les landes et les forêts. On trouve des organisations semblables en Écosse sous le nom de *runrig*.



valeurs humaines de mutualité. Shakespeare connaissait la véritable histoire des Bermudes et du combat pour un mode de vie différent, mais il prit le parti de changer un lieu réel en un « non-lieu » littéraire imaginaire, une utopie. Ses camarades investisseurs de la Virginia Company agirent de manière semblable : contre ceux qui tentaient de se saisir d'une vie « d'abondance, de tranquillité et de bien-être », ils poursuivirent brutalement leur propre utopie.

III. COOPÉRATION ET RÉSISTANCE

On peut considérer l'histoire du *Sea-Venture* comme un microcosme de diverses formes de coopération humaine. La première fut la coopération entre les marins, puis finalement entre tous les passagers du vaisseau au moment de l'ouragan, pendant qu'ils gouvernaient le navire, amenaient les voiles, dégageaient le pont et écopaient l'eau qui s'infiltrait dans la coque. Après le naufrage, le travail coopératif fut étendu et réorganisé à terre parmi les « mains », en partie par les dirigeants de la Virginia Company, en partie contre eux. Le travail consistait à construire des huttes en feuilles de palmiers nains pour s'abriter et à se répartir les tâches de subsistance : chasse, cueillette, pêche et glanage. À partir du premier acte commun de résistance à l'autorité à bord du navire, les *commoners* menés par les marins s'associèrent une fois sur l'île pour échafauder cinq projets de conspirations différents, parmi lesquels une grève et un marronnage. Parallèlement, et contre cette coopération subversive, les représentants de la Virginia Company mirent en place leur propre organisation du travail coopératif : la découpe des cèdres et la construction des bateaux destinés à amener les naufragés en Virginie. Les tensions entre les formes de coopération subversives et officielles sont au cœur du récit que fit William Strachey de la vie dans les Bermudes en 1609-1610.

La coopération réunissait toutes sortes de gens aux expériences très diverses : marins, cultivateurs, artisans et *commoners* en tous genres,



parmi lesquels deux Amérindiens, Namuntack et Matchumps, qui rejoignaient les Powhatan de Chesapeake de retour d'un voyage en Angleterre³³. Cette résistance coopérative fournit le modèle de la conspiration ourdie dans *La Tempête* par l'esclave Caliban, le bouffon Trinculo et le marin Stéphano, qui visait à tuer Prospéro pour prendre le contrôle de l'île. Le seul personnage de Caliban combine des éléments culturels africains, amérindiens, irlandais, et anglais ; Trinculo et Stéphano représentent de leur côté deux des principales catégories de dépossédés de l'Angleterre du Juge Popham³⁴. « Les misères peuvent nous valoir d'étranges compagnons de lit », médite Trinculo en se glissant avec Caliban sous une gabardine pour s'abriter d'un orage, non sans s'être interrogé au préalable : « Tiens, qu'avons-nous là ? Est-ce un poisson, est-ce un homme ? » Quand Stéphano entre en scène, il inspecte ce qu'il croit être une créature à plusieurs jambes et soupçonne un nouveau genre de créature récemment tiré du néant : « C'est quelque monstre de l'île, quelque monstre à quatre jambes ». Ce n'est pas un poisson, bien sûr, pas plus qu'un monstre ou un hybride (mot utilisé à l'origine pour désigner la reproduction des cochons et appliqué pour la première fois aux humains en 1620, quand Ben Jonson l'utilisa à propos des jeunes femmes irlandaises), c'est plutôt le début d'une coopération au sein d'une équipe bigarrée de travailleurs. Caliban promet de mettre à profit ses savoir-faire communautaires (la chasse et la cueillette) pour apprendre à Trinculo et à Stéphano à survivre en terre inconnue, comment et où trouver de la nourriture, de l'eau fraîche, du sel et du bois. Leur coopération évolue finalement en conspiration et en une rébellion semblable à celle des *commoners* du *Sea-Venture* avant qu'ils ne soient, eux aussi, matés³⁵.

³³ John Smith, *General Historie*, *op. cit.*, p. 638-639 ; John Parker, *Van Meteren's Virginia*, *op. cit.*, p. 67.

³⁴ N.d.T. : Le juge Popham est célèbre pour avoir condamné à mort la reine Mary d'Écosse.

³⁵ Alden T. Vaughan et Virginia Mason Vaughan, *Shakespeare's Caliban: A Cultural History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991. Voir aussi Ronald Takaki, « The Tempest in the Wilderness: The Racialization of

Nous avons dit que la rencontre de Caliban et de Trinculo sous la gabardine signalait la naissance d'un équipage *bigarrée* (*motley crew*). Il faudrait s'arrêter sur la signification de ce terme. Parmi les habits de l'autorité royale de l'Angleterre de la Renaissance, le *motley* était un vêtement multicolore, souvent une cape, portée par un bouffon autorisé par le roi à se moquer du pouvoir, et même à dire quelques vérités. En tant qu'insigne, le *motley* résonnait d'attentes carnavalesques de désordre et de subversion, évoquait un petit dévouement. Par extension, *motley* pouvait aussi renvoyer à un assemblage coloré, par exemple une foule de gens vêtus de guenilles. Une foule *bigarrée* évoquait très vraisemblablement un rassemblement de haillons, un *lumpen* prolétariat (du mot allemand pour « haillons »). Bien que nous mettions l'accent sur le caractère interracial de cette équipe bigarrée, il faut donc avoir à l'esprit les autres connotations de ce terme : la subversion du pouvoir et l'apparence de pauvreté.

Les expropriations n'eurent pas seulement lieu en Angleterre, mais aussi en Irlande, en Afrique, dans les Caraïbes et en Amérique du Nord. Les prolétaires ainsi créés travaillaient comme marins et navigateurs qualifiés sur les premiers navires transatlantiques, comme esclaves sur les plantations américaines, et comme artistes, travailleurs sexuels et domestiques à Londres. La participation anglaise à la traite des esclaves, essentielle à l'avènement du capitalisme, commença en 1563, un an avant la naissance de Shakespeare. En 1555, John Lok amena les premiers esclaves ghanéens en Angleterre, où ils apprirent l'anglais avant de retourner au Ghana travailler comme interprètes pour les marchands d'esclaves. John Hawkyms réalisa d'énormes profits en vendant à Haïti trois cent esclaves aux Espagnols en 1562-1563. La reine Élisabeth lui prêta un vaisseau avec équipage pour sa deuxième expédition. Dans *The Masque of Blacknesse* de Ben Jonson (1605),

Savagery », in *Journal of American History*, n° 79, 1992, p. 892-912, et les échanges entre Vaughan, J. R. Pole et Takaki dans les « Letters to the editor », in *Journal of American History*, n° 80, 1993, p. 764-772.

Océanus pouvait demander innocemment, avisant le Nègre africain : « Mais quelle est donc la fin de ces travaux *herculéens*, / En ces rivages paisibles et bienheureux [?] » Shakespeare, qui lui-même admirait Hercule entre autres figures mythologiques, aidait à éclaircir ce point : en 1607, les équipages des navires négriers *Dragon* et *Hector* jouèrent *Hamlet* et *Richard III* alors qu'ils mouillaient près des côtes de Sierra Leone. Lucas Fernandez, « un Nègre converti, beau-frère de Borea, le roi local », traduisit les pièces pour les marchands africains de passage³⁶. En 1618, peu après la première représentation de *La Tempête*, des marchands d'esclaves anglais, ayant obtenu de Jacques I^{er} une charte au nom de la Company of Adventurers of London Trading to Gynney and Bynney, établirent la première usine anglaise permanente en Afrique de l'Ouest³⁷.

Shakespeare présente la conspiration de Caliban, Trinculo et Stéphano comme une farce de personnages secondaires, mais leur alliance était loin d'être ridicule : Drake dut faire appel au savoir supérieur des *cimarrons*, des esclaves afro-indiens évadés, lors de ses incursions dans la mer des Antilles³⁸. Et comme nous avons vu, les mutineries bien réelles des Bermudes qui virent jaillir d'en bas des idées démocratiques, antinomiennes et communistes, étaient plus variées, plus complexes, plus conséquentes, intelligents et dangereuses que ne voulait bien l'admettre Shakespeare. Peut-être

³⁶ E. K. Chambers, *William Shakespeare*, op. cit., vol. II, p. 334-335.

³⁷ Peter Fryer, *Staying Power: The History of Black People in Britain*, Londres, Pluto, 1984, p. 6-7 ; C. H. Herford, Percy Simpson et Evelyn Simpson (éd.), *Ben Jonson*, Oxford, Clarendon Press, 1941, vol. VII, p. 173 ; Walter Raleigh, *The Discovery of the Large, Rich and Beautiful Empire of Guiana* (1596), in Gerard Hammond (éd.), *Sir Walter Raleigh: Selected Writings*, Londres, Fyfield Books, 1984, p. 98 ; K. G. Davies, *The Royal African Company*, New York, Atheneum, 1970, p. 1 et p. 9 ; R. Porter, « The Crispe Family and the African Trade in the Seventeenth Century », in *Journal of African History*, n° 9, 1968, p. 57-58 ; Ira Berlin, *Many Thousands Gone: The First Two Centuries of Slavery in North America*, Cambridge, Harvard University Press, 1998, chap. 1.

³⁸ Kenneth R. Andrews, *The Spanish Caribbean: Trade and Plunder, 1530-1630*, New Haven, Yale University Press, 1978, p. 141.

n'avait-il pas le choix. Une loi récente interdisait toute mention de Dieu sur scène et rendait donc difficile la considération d'arguments de dissidents comme Stephan Hopkins, qui déduisaient précisément de Dieu leur concept de liberté. Les Canons de 1604 demandaient aux Églises d'Angleterre de reconnaître la conformité de chacun des trente-neuf articles de l'Église Anglicane au Verbe de Dieu. Les trente-sept premiers articles établissaient que « les lois du Royaume pouvaient condamner des chrétiens à la peine de mort », tandis que le trente-huitième stipulait que « les richesses et les biens des chrétiens n'étaient pas communs touchant le droit, le titre et la possession, contrairement à ce que fanfaronnaient certains anabaptistes ».

Dans *La Tempête*, l'association d'« étranges compagnons de lit », qui devait déboucher sur une insurrection, était représentée par Shakespeare sous des traits monstrueux, tout comme l'étaient les rebelles du *Sea-Venture*. Il confortait par là une manière de se représenter les rébellions populaires de plus en plus répandue parmi les classes dominantes et qui trouve son expression achevée dans *The Rebel's Doom*, une histoire anonyme des insurrections anglaises rédigée à la fin du XVII^e siècle. Les premiers tumultes du royaume, déclarait l'auteur, avaient presque tous résulté « d'actes de *déloyauté* et de *désobéissance* de la part des *personnages les plus éminents* de la nation », mais après la *Peasant's Revolt* de 1381, « la populace » (« *the rabble* ») – c'est aussi le mot que Prospéro utilise pour désigner Caliban, Stéphano et Trinculo –, « telle une *Hydre monstrueuse*, dressant ses têtes informes, commença à siffler contre ses souverains, le *pouvoir royal* et l'*autorité* ». Les grèves, les mutineries et les scissions, les gestes de défi au pouvoir et à l'autorité de la souveraine Virginia Company après le naufrage des Bermudes jouèrent un rôle majeur, et même déterminèrent en partie le cours de la colonisation, comme le montrent les histoires des Bermudes et de la Virginie.

IV. DISCIPLINE DE CLASSE

Même si le *Sea-Venture* « transportait dans une seule et même carène tous les principaux gouverneurs qui dirigèrent successivement la colonie » de Virginie, qui tous firent naufrage dans les Bermudes, et même si Sir Thomas Gates était investi par la Virginia Company du pouvoir discrétionnaire de déclarer la loi martiale, les nobles peinèrent singulièrement à imposer leur autorité, l'ouragan et le naufrage ayant nivelé les distinctions de classe. Confrontés au mode de vie alternatif proposé par la résistance, les officiers de la Virginia Company répondirent en détruisant l'option communautaire et en réaffirmant la discipline de classe par le travail et la terreur, nouveaux modes de vie et de mort. Ils réorganisèrent le travail et appliquèrent la peine capitale³⁹.

Toujours sensible aux problèmes rencontrés par ses camarades investisseurs de la Virginia Company, Shakespeare examine les questions de l'autorité et de la discipline de classe dans *La Tempête*. À bord du vaisseau, Gonzalo tombe sur un marin bourru qui ose donner des ordres aux aristocrates qui l'entourent au cours de la tempête niveleuse. Il remarque, à propos du matelot au franc-parler :

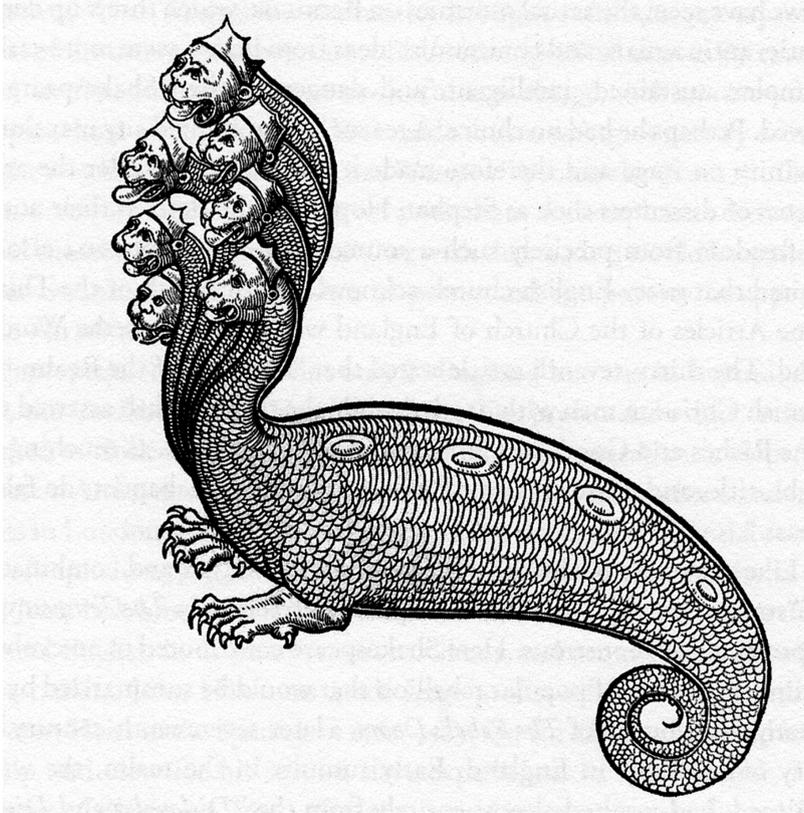
Ce gaillard me rassure. Car il me semble que rien ne le destine à la noyade, il a trop les dehors du parfait gibier de potence. Gentille Fatalité, n'en démords pas, de sa pendaison, et que cette corde qui me paraît son destin nous tire jusqu'à bon port, car notre fil n'est pas très solide . S'il n'est pas né pour être pendu notre cas est désespéré⁴⁰.

Gonzalo, bien sûr, ne peut rien contre la mutinerie verbale tant que le navire est en danger ; il fait donc appel au proverbe

³⁹ *True Declaration, op. cit.*, p. 9 ; « Instrucons orders and constitucons... issued to Sir Thomas Gates Knight Governor of Virginia » (1609), in Susan Myra Kingsbury (éd.), *The Records of Virginia Company of London*, Washington, Government Printing Office, 1933, vol. III, p. 16.

⁴⁰ William Shakespeare, *La Tempête, op. cit.*, I, 1, p. 87.

L'HYDRE AUX MILLE TÊTES



L'Hydre, supposée avoir été tuée par Hercule.
Edward Topsell, Histories of Serpents (1608).

plébéen : *He that's born to be hanged need fear no drowning* (« qui est né pour être pendu n'a pas à craindre la noyade »), et trouve du réconfort dans la perspective de cette pendaison prochaine. Shakespeare met ici en évidence le rôle stratégique des vaisseaux de haute mer (« les bijoux de notre pays », disait l'un des chefs de la Virginia Company) ainsi que celui des marins. Les deux, prévenait-il, devaient être étroitement contrôlés par les souverains qui supervisaient le processus de colonisation. Navires et marins étaient

indispensables à l'accumulation internationale du capital à travers le transport des marchandises parmi lesquelles, nous l'avons vu, figurent les travailleurs expropriés destinés à créer ce nouveau capital. La pendaison publique était un instrument de contrôle crucial.

Au moment où Gonzalo prie la fatalité de faire de la corde à laquelle est voué le maître d'équipage le « câble vital » de la classe dirigeante, il met en évidence une relation bien réelle. Sir Walter Raleigh rapporte une expérience similaire vécue lors de l'exploration des eaux vénézuéliennes : « pour finir, nous avons décidé de pendre le pilote, et si nous avions été sûrs de retrouver notre chemin de nuit, il ne serait certainement plus de ce monde, mais nos propres nécessités plaidaient suffisamment en faveur de sa survie. » La pendaison était le destin d'une partie du prolétariat car elle était nécessaire à l'organisation et au fonctionnement des marchés du travail transatlantiques, maritimes ou autres, et à l'éradication des idées radicales, selon l'exemple des Bermudes. En 1611, année où *La Tempête* fut montée pour la première fois, environ 130 personnes furent condamnées à la potence et 98 effectivement pendues dans le seul Middlesex (comté qui regroupait déjà les paroisses les plus peuplées de Londres), soit considérablement plus que la moyenne annuelle de 70 pendus. L'année suivante, Bartholomew Legate et Edward Wrightman, tous deux disciples du séparatiste puritain Robert Browne et frères de religion de Stephan Hopkins, furent brûlés sur le bûcher pour hérésie. Les châtiments les plus effroyables étaient infligés y compris en mer, où un marin surpris à dormir pendant son quart pour la troisième fois était attaché au grand mât, un panier de cartouches accroché à ses bras ; après une quatrième infraction, il était pendu au beaupré avec un biscuit et un couteau, contraint finalement à choisir entre mourir de faim et se condamner à la noyade en coupant ses propres liens. Tout homme nourrissant le projet de voler un bateau était pendu par les chevilles par-dessus bord jusqu'à ce que sa cervelle s'écrase contre la coque du navire. Shakespeare élude ces réalités dans sa pièce, mais lui et ses amis

de la Virginia Company savaient parfaitement que la colonisation capitaliste en dépendait⁴¹.

Ces modes terrifiants d'exécution n'étaient pas les seuls éléments de discipline de classe à bord du *Sea-Venture*. Une autre modalité disciplinaire allait avoir des conséquences à long terme pour la colonie de Virginie, et même pour l'ensemble de l'empire atlantique anglais. Originnaire des Pays-Bas, elle provenait des nouvelles formes de discipline militaire mises en place à la fin du xvi^e siècle par Maurice d'Orange pour l'encadrement des soldats hollandais. D'une manière qui s'avéra un élément central de la « révolution militaire », Maurice réorganisa le travail militaire en divisant les mouvements de soldats pour les reconfigurer dans le but de créer de nouvelles formes de coopération, d'efficience et de puissance collectives⁴². Sir Thomas Gates et Sir Thomas Dale importèrent ces idées et ces pratiques en Virginie en 1610 et 1611, puis dans les Bermudes par l'intermédiaire du futur gouverneur Daniel Tucker. Ces nouvelles méthodes d'organisation de la coopération militaire reposaient en dernière analyse sur la terreur de la potence et le fouet (un jour, Tucker en personne fouetta quarante hommes avant le petit-déjeuner). La réalité et la nécessité de ces méthodes transparaissent dans les dynamiques sociales et politiques de la nouvelle colonie de Virginie, dont presque tous les premiers dirigeants (Gates, Da La Warr, Dale, Yeardley et d'autres) étaient des officiers « véritablement élevés dans cette université de la guerre, les Pays-Bas⁴³ ».

⁴¹ W. G. Perrin (éd.), *Boteler's Dialogues*, Londres, Navy Records Society, 1929, p. 16 ; Roger B. Manning, *Village Revolts*, *op. cit.*, p. 199 et p. 207-210 ; John Cordy Jeaffreson (éd.), *Middlesex County Records*, Londres, 1887, vol. II, p. xvii ; Michael, R. Watts, *The Dissenters: From the Reformation to the French Revolution*, Oxford, Clarendon Press, 1978 ; John Nichols (éd.), *The Progresses, Processions, and Magnificent Festivities of King James the First*, Londres, 1828, vol. I, p. 69.

⁴² Michael Roberts, « The Military Revolution », in *Essays in Swedish History*, Londres, Weidenfeld and Nicolson, 1967, p. 195-225 ; Geoffrey Parker, *The Military Revolution : Military Innovation and the Rise of the West, 1500, 1800*, Cambridge, Cambridge University Press, 1988, p. 18-22.

⁴³ Henry Wilkinson, *Adventurers on Bermuda*, *op. cit.*, p. 65 et p. 114 ; John Pory, Secretary of Virginia, to Sir Dudley Carlton, in Lyon Gardiner Tyler (éd.),

La résistance qui d'abord surgit dans les Bermudes persista en Virginie où les colons refusèrent de travailler, se mutinèrent et souvent désertèrent chez les Indiens powhatan. Là-bas continua « la tempête de la dissension : tout homme surévaluant ses propres capacités prétendait au statut de commandant, tout homme sous-évaluant la valeur d'un autre refusait d'être commandé ». Là-bas régnaient « la licence, la sédition, et la violence, [qui] sont les fruits d'une multitude exaltée, audacieuse et indisciplinée ». Soldats, marins et Indiens conspiraient pour faire sortir clandestinement des fusils et des outils des dépôts de la Virginia Company et tenaient des « marchés nocturnes » où ils les vendaient. De nombreux dirigeants de la Virginie avaient été confrontés au même problème en Irlande, où les soldats et les colons anglais avaient déserté les plantations pour se joindre aux Irlandais. Un observateur anonyme écrivait à propos de l'année 1609 en Virginie : « nombre de nos hommes, en ces temps de famine, se sont enfuis pour rejoindre les sauvages, sans que nous en entendions plus jamais parler ». Certaines désertions commençaient donc par cette question pressante dans la langue autochtone : « *Mowchick woyawgh tawgh noeragh kaquere mecher ?* » (« J'ai très faim, qu'est-ce qu'on peut manger ? »). À Jamestown, un colon sur sept déserta pendant l'hiver 1609-1610. Henry Spelman, un jeune homme qui avait vécu avec les Powhatans pour apprendre leur langue, rejoignit la tribu en 1609, « parce que les vivres manquaient chez nous ». Cependant, la faim n'était pas l'unique raison de ces désertions, puisque des colons anglais continuèrent de s'enfuir régulièrement rejoindre les tribus indiennes « depuis la période

Narrative of Early Virginia, 1606-1625, New York, Charles Scribner's Sons, 1907, p. 283 (2^e citation) ; Darrett B. Rutman, « The Historian and the Marshal: A Note on the Background of Sir Thomas Dale », in *Virginia Magazine of History and Biography*, n° 68, 1960, p. 284-294, et « The Virginia Company and Its Military Regime », in *The Old Dominion: Essays for Thomas Prekins Abernathy*, Charlottesville, University of Virginia Press, 1964, p. 1-20. Voir aussi Stephen Saunders Webb, *The Governors-General: The English Army and the Definition of the Empire, 1560-1681*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1979, p. 5-6, p. 67, p. 78 et p. 437.

d'installation de la colonie en 1607 jusqu'à la rupture complète des relations entre Anglais et Amérindiens après le massacre de 1622 ». Le capitaine John Smith avait compris que la principale motivation des déserteurs était la perspective « de vivre oisifs avec les sauvages ». Ceci ne donnait pas tort à ceux qui dans les Bermudes avaient fait le choix de vivre comme des sauvages⁴⁴.

Cette situation favorisa l'adoption des *Laws Divine, Moral, and Martial* entérinées par la Seconde Charte de la Virginia Company (1609) sur les conseils de Francis Bacon qui était, selon Strachey, « le plus noble bienfaiteur de la plantation de Virginie, un des membres (avec d'autres lords et comtes) du tout premier conseil mis en place pour la promouvoir et la guider ». La charte, on l'a vu, donna à Thomas Gates les pleins pouvoirs pour déclarer la loi martiale dans le but de rétablir la discipline dans la colonie, et par là d'augmenter les profits des nouveaux actionnaires. Les dix-neuf premiers articles de la nouvelle législation qu'imposa Thomas Gates le jour qui suivit son arrivée en Virginie lui avaient probablement été inspirés pas les conspirations ayant défié son autorité dans les Bermudes et furent rédigés contre ce monde de « liberté, d'abondance et de tranquillité » qu'elles représentaient. Ces lois, martiales pour la plupart, soumettaient le travail à une discipline militaire et dispensaient des peines sévères, parmi lesquelles la peine de mort, pour faits de résistance. Les *Laws* comprenaient trente-sept articles en tout, qui promettaient des coups de fouet, le service des galères et la

⁴⁴ *True Declaration, op. cit.*, p. 15 ; George Percy, « A Trewe Relacyon », art. cit., p. 67 ; John Smith, *A Map of Virginia* (1612), in Philip L. Barbour (éd.), *The Jamestown Voyages under the First Charter, 1606-1609*, Cambridge, Cambridge University Press, 1969, vol. III, p. 333 ; Henry Spelman, « Relation of Virginea » (1613), in Arber (éd.), *Travels and Works*, vol. III, p. CIII ; Frederick Fausz, « Abundance of Blood Shed », art. cit., p. 55-56 ; Nicholas Canny, « The Permissive Frontier: The Problem of Social Control in English Settlements in Ireland and Virginia, 1550-1650 », in K. R. Andrews, N. P. Canny et P. E. H. Hair (éd.), *The Westward Enterprise: English Activities in Ireland, the Atlantic, and America, 1480-1650*, Detroit, Wayne State University Press, 1979, p. 32 (citation de Smith). Voir aussi Nicholas Canny, *The Elizabethan Conquest of Ireland: A Pattern Established, 1565-1576*, New York, Harper and Row, 1976.

mort en abondance : trente-cinq d'entre elles prescrivait la peine capitale. Pour la dernière section des *Laws*, Thomas Dale adapta « un livre d'ordonnances de l'armée hollandaise qu'il avait emporté avec lui ». Le principal objectif de ces lois consistait à éviter les contacts entre les colons anglais et les Amérindiens⁴⁵.

Défiant les lois Dale, les colons déserteurs rejoignaient un *Tsenacommacah*, une alliance lâche d'une trentaine de petits groupes d'Algonquins. Leur grand chef Wahunsonacock, un Indien Pamunkey que les Anglais appelaient Powhatan, était « un grand homme bien proportionné d'aspect revêché » âgé de soixante ans, qui possédait « un corps très sain et robuste, capable de supporter les travaux les plus durs ». Les quatorze mille Algonquins de la confédération habitaient une région fertile, faite de forêts veinées des voies fluviales du Chesapeake, où ils développaient une économie basée sur la cueillette et l'horticulture. Ils vivaient de chasse (le cerf à queue blanche de Virginie, l'ours, le dindon sauvage, l'oie, la caille et le canard), pêchaient (le hareng, l'alose, l'esturgeon), attrapaient des anguilles et des crustacés (crabes, palourdes, huîtres, moules), cueillaient (fruits, baies, oléagineux), et pratiquaient l'horticulture (maïs, haricots, courges). Ils jouissaient d'une alimentation plus variée que les Européens. La confédération regroupait de petites sociétés, sans propriété du sol, sans classe, sans État, mais qui payaient toutes un tribut à Wahunsonacock, « le vieux renard espiègle ». Leur système de production était peu spécialisé, ils réalisaient peu d'échanges commerciaux et vivaient en autarcie. Leur société était organisée

⁴⁵ William Strachey, *For the Colony in Virginea Britania: Lawes Divine, Moral land Martiall, etc.*, éd. par David Flaherty, Charlottesville, University of Virginia Press, 1969 ; Wesley F. Craven, *Dissolution of the Virginia Company, op. cit.*, p. 32 ; Henry Wilkinson, *Adventurers of Bermuda, op. cit.*, p. 65 ; John Smith, *Generall Historie, op. cit.*, p. 654 et p. 666 (citation) ; Edmund S. Morgan, *American Slavery, American Freedom, op. cit.*, p. 79-81 ; Darrett B. Rutman, « The Historian and the Marshal », art. cit., p. 15 ; Stephen Greenblatt, « Martial Law in the Land of Cockaigne », in *Shakespearean Negotiations: The Circulation of Social Energy in Renaissance England*, Berkeley, University of California Press, 1988, p. 129-163.

autour de la transmission matrilineaire et aussi bien les hommes que les femmes jouissaient d'une liberté sexuelle hors mariage. Aucune bureaucratie politique ou militaire ne venait chapeauter leurs quinze cent guerriers. Wahunsonacock accomplissait lui-même les tâches d'un homme ordinaire, et tous s'adressaient à lui non par son titre mais par son nom propre. Tous les éléments que Gonzalo « ne tolérerait pas » dans son utopie étaient également absents de la société Powhatan, sauf un : le maïs. À la recherche de nourriture et d'un mode de vie qu'ils semblaient considérer comme à leur goût, un flot constant de colons anglais choisissait de devenir des « Indiens blancs », des « Anglais rouges » ou, puisque les catégories raciales étaient encore mal définies, des Anglo-Powhatan⁴⁶. Robert Markham était de ceux-là, un marin débarqué dans la région avec le capitaine Christopher Newport à bord de la première expédition en Virginie (mai-juin 1607) et qui finit renégat : il se convertit à la culture algonquienne et prit le nom de Moutapass⁴⁷.

Les défections continuèrent, en particulier chez les soldats et les travailleurs qu'on forçait par une discipline sévère à construire des

⁴⁶ John Smith, *A Map of Virginia, op. cit.*, vol. II, p. 370 ; George Percy, « A Trewe Relacyone », art. cit., p. 266 ; Helen C. Rountree, *The Powhatan Indians of Virginia: Their Traditional Culture*, Normann, University of Oklahoma Press, 1989, et *Pocahontas's People: The Powhatan Indians of Virginia through Four Centuries*, Normann, University of Oklahoma Press, 1990. Voir aussi Kirkpatrick Sale, *The Conquest of Paradise: Christopher Columbus and the Columbian Legacy*, New York, Alfred A. Knopf, 1990, p. 271 et p. 301 ; James Axtell, « The White Indians of Colonial America », in *William and Mary Quarterly*, 3^e série, n° 32, 1975, p. 55-88. Helen Rountree (*The Powhatan Indians of Virginia*, p. 87) qualifie la société Powhatan de « système de classes naissant », sans que ses arguments soient convaincants. Ici, les distinctions sociales minimales n'étaient pas liées à des différences de fonction économique ou à la possession de propriétés, mais plutôt aux performances à la chasse et la capacité à assumer le rôle de chef.

⁴⁷ Sur Markham (ou Marcum), voir Capitaine Gabriel Archer, *A relatyon... written... by a gent. of ye Colony* (1607), in Philip L. Barbour (éd.), *Jamestown Voyages*, vol. I, p. 82 ; Frederick Fausz, « Middlemen in Peace and War: Virginia's Earliest Indian Interprets, 1608-1632 », in *Virginia Magazine of History and Biography*, n° 95, 1987, p. 42.

fortifications à l'Ouest, à Henrico, origine de la ville de Richmond. En 1611, certains des hommes qui « s'étaient enfuis chez les Indiens » furent rattrapés au cours d'une expédition militaire. Sir Thomas Dale « les fit exécuter de la manière la plus féroce » : « il ordonna que certains soient pendus, d'autres brûlés, en condamna plusieurs au supplice de la roue, d'autres encore à être fusillés ». « Il leur infligea ces tortures extrêmes et cruelles » dans le but de « dissuader les autres par la terreur ». Quand il en surprit encore à chaparder des marchandises dans les réserves de la Virginia Company, Dale « ordonna qu'ils soient fermement attachés à des arbres et les laissa ainsi mourir de faim ». La terreur créait les frontières⁴⁸.

Les traditions populaires anticapitalistes (un monde sans travail ni propriété privée, sans législation, félonie, trahison ni magistrats) trouvent ainsi leur antithèse parfaite dans la Virginie de Thomas Dale, où les colons étaient appelés au travail par des battements de tambour et où les *Laws* garantissaient la terreur et la mort à quiconque refuserait de se soumettre. Les militaires transformèrent les Bermudes et la Virginie, terres de « liberté et de pleine jouissance des sens », en règnes de l'esclavage, de la guerre, de la pénurie et de la famine. En 1613, les colons mouraient de faim dans les Bermudes, leurs corps bleus et courbés épuisant leur force vitale dans la construction de fortifications destinées, dans la première phase de la colonisation anglaise, à faire de l'île un avant-poste militaire stratégique. Un anonyme refusa de se résigner à cette nouvelle réalité et continua de vivre selon l'ancienne image des Bermudes en « se cachant dans les bois, se nourrissant de bulots et de crabes terrestres, durant de nombreux mois d'aise et de vigueur ». La destruction du paradis des Bermudes fut annoncée par une gigantesque infestation de rats et la sinistre visite d'« un essaim de corbeaux, qui restèrent parmi eux le temps que dura la famine, puis s'en allèrent⁴⁹ ».

⁴⁸ George Percy, « A Trewe Relacyon », art. cit., p. 280.

⁴⁹ John Smith, *General Historie*, op. cit., p. 646-648 ; Wesley F. Craven, « Introduction of the History of Bermuda », art. cit., p. 177.